

Everyday, I don't

ALEXANDRE LAVET

15.09.2018-05.01.2019

Le travail d'Alexandre Lavet a pour particularité de se fondre dans son environnement, d'éviter tout effet spectaculaire, tout en refusant pour autant de disparaître complètement. Si un nombre non négligeable d'artistes ont choisi, depuis les années 60¹, de mettre un terme à leur pratique artistique face au système de production des expositions, du gaspillage, du spectaculaire marchand, de la décoration et de la monumentalité exubérante, tel n'est pas la voie suivie par Alexandre Lavet qui préfère y opposer l'effacement, la discrétion et la vacuité. À l'instar de Douglas Huebler qui déclarait en 1969, « le monde est rempli d'objets plus ou moins intéressants ; je ne souhaite pas en rajouter² », l'artiste tente à sa manière, de ne rien rajouter, mais par le biais d'une stratégie différente qui ne saurait nier l'objet et la matière. Aussi, ces œuvres agissent par simulation et copie de ce qui se trouve potentiellement au sein des espaces d'exposition normés et de leur emblématique « white cube ». En cela, il a choisi de continuer à produire des œuvres qui, une fois appréhendées dans l'espace d'exposition, peuvent être considérées par erreur comme des ready-made. Mais ces œuvres sont en réalité des anti-ready made, car la question à l'œuvre dans la démarche d'Alexandre Lavet interroge les alternatives possibles à ce modèle, lorsqu'on a choisi de ne rien rajouter au surplus d'œuvres d'art, encore et toujours produites, exposées ou stockées dans des port-francs, et souvent, par conséquent, vidées de leur sens.

Ce sont donc bien des sculptures, des peintures, des dessins, des actes, des images ou encore des pièces sonores qui habitent son corpus d'œuvres et s'ajustent aux caractéristiques du lieu dans lesquelles elles agissent : on passe à côté d'un ticket de caisse négligemment laissé au sol... En revenant vers l'objet, on s'aperçoit qu'il s'agit d'un simulacre réalisé par l'artiste, qui a scrupuleusement recopié son contenu à la mine de plomb ; il ne s'agit pas pour autant de la simple reproduction d'un papier abandonné : l'artiste par ce travail d'orfèvre tient à y faire tenir tout un monde, celui d'un système de production, de consommation, toute une série de biens achetés dont ce ticket représente l'ultime trace une fois que ces derniers ont été dispersés. Une manière ultra minimale et silencieuse de représenter l'absurde consommation de masse actuelle. Aussi ce ticket se déplace de l'espace personnel de l'artiste (son atelier) à un autre, plus collectif et communautaire (celui des vernissages, des expositions ouvertes au public...). Ce corpus absorbe en outre son contexte de production, les moments de vie de l'artiste, et contient l'historique de son activité, comme en témoigne l'exemple des canettes de bières « Jupiler », typiques des vernissages et de l'environnement bruxellois, lieu de vie de l'artiste depuis maintenant plusieurs années. Là encore, l'artiste reproduit à l'identique le logo et les couleurs de la marque à l'acrylique tout en échappant au ready-made grâce à son augmentation par le truchement du geste de peintre.

Le titre des pièces nous informe parfois de la charge autobiographique de ces œuvres. En toute discrétion, l'apparente insignifiance des œuvres laisse entrevoir le parcours de l'artiste et sa construction en tant que tel, faite de rencontres, d'occupations, d'activités rémunérées ou bénévoles, de déplacements, de passages dans certains lieux et de découvertes... En somme, une présence par l'absence marquant la charge des épisodes du temps, nous épargnant l'effet généré d'une œuvre d'art trop physique, volumineuse ou monumentale qui s'imposerait à nous et nous enjoindrait à l'état de passivité face à l'évidence de son existence.

À Passerelle Centre d'art contemporain, l'exposition *Everyday, I don't* propose au sein de la programmation un espace a priori vide, chose étrange dans le cadre d'un parcours où le visiteur, passant d'une exposition à l'autre, est en droit de s'attendre à voir des œuvres. De ce fait, elle sème le trouble : l'artiste y met en scène une histoire possible de l'espace d'exposition entre montage et démontage, dans lequel le visiteur se risque à pénétrer pour tomber sur un espace apparemment vide d'œuvres, en attente. Peut-on seulement y entrer ? Faut-il oser ? La banalité apparente des objets présents laisse songeur et questionne à la fois le statut de l'exposition et celui de l'œuvre d'art.

L'impulsion négative du titre pourrait en effet indiquer la décision de ne rien faire de la part de l'artiste, ce qui expliquerait cet état d'abandon latent. Il nous invite, sous la forme d'un paradoxe, à nous questionner sur le concept du travail, imperceptible et difficilement quantifiable, dans le champ artistique. Disséminées et fondues dans leur environnement, les œuvres invitent alors le visiteur à fournir un effort de recherche, à questionner les statuts de l'œuvre et de l'artiste dans le cadre normé de l'espace d'exposition à l'ère du tournant spectaculaire et consumériste de la culture.

Commissariat : In extenso, Clermont-Ferrand
Dans le cadre de l'aide à la création Clermont-Auvergne-Métropole

¹ Citons par exemple Lee Lozano, Charlotte Posenenske, Cady Noland parmi d'autres.

² Theories and documents of contemporary art: a sourcebook of artists' writings, textes choisis par Kristine Stiles et Peter Selz, Berkeley (Calif.) Los Angeles (Calif.) Londres, University of California Press, 1996, p. 840

The work of Alexandre Lavet has the particularity of fading into its environment, of avoiding any spectacular effects, while refusing all the same to disappear completely. If, since the 1960's³ a not negligible number of artists have chosen to put an end to their artistic practice in the face of the system of production of exhibitions, of waste, of market speculation, of decoration and even of exuberant monumentality, this has not been the path taken by Alexandre Lavet, who prefers to oppose it with effacement, discretion and vacuousness. Following the example of Douglas Huebler who declared in 1969 "The world is full of objects, more or less interesting: I do not wish to add anymore⁴", in his own way, the artist attempts to not add anything, but by using a different strategy that does not deny the object or its materiality. These works also act through the simulation and copying of what is potentially found within standard exhibition spaces and their emblematic "white cube." In that, he has chosen to continue to produce works that, once they are perceived in the exhibition space, could be mistaken for ready-mades. But these works are in fact anti-ready-mades, for the question at work in Alexdre Lavet's process questions the possible alternatives to this model, where one has chosen to add nothing to the surplus of artworks which are ever and always produced, exposed and stored in free ports, and therefore, often emptied of their meaning.

They are indeed sculptures, paintings, drawings, gestures, images or even sound pieces that make up his body of work, and which adjust themselves to the characteristics of the site in which they are shown: we pass next to a receipt which has been flippantly left on the floor... When we return toward this object, we perceive that it is in fact a simulacra produced by the artiste, who has scrupulously recopied its content with pencil. This is not a simple reproduction of a forgotten scrap of paper: through this painstaking work the artist attempts to give life to an entire world, that of the system of production and consumption, to a whole series of objects that have been purchased and of which this ticket represents the ultimate trace once these objects have been dispersed. It is an ultra minimal and quiet way of representing today's absurd mass consumption. This ticket also has moved from the personal space of the artist (his studio) to another more collective and community-oriented space (that of openings, of exhibitions that are open to the public...) . Furthermore, this body of work includes its context of production, moments of the artist's life, and contains the history of his artistic activity, as the cans of beer "Jupiler" testify, which are typical of openings and of the environment around Brussels, where the artist has lived for several years now. Here again, the artist reproduces exactly the logo and the colors of the brand in acrylic, while escaping the ready-made through its augmentation and through the intervention of the painter's gesture.

The piece's titles inform us sometimes how the works are autobiographically charged. Discreetly, the apparent insignificance of the works allows the artist's process to be glimpsed as well as his constructions as such. They are made up of encounters, activities, jobs, volunteering, travels, passages through certain places and discoveries... In short, a presence through absence which mark the weight of episodes of time. The works spare us the effect produced by artworks that are too physical, voluminous or monumental, which impose themselves upon us and which demand of us a state of passivity in the face of their very existence.

At the Passerelle Contemporary Art Center, the exhibition *Everyday, I don't* offers as part of its program, a space which at first glance appears to be empty. Which can seem strange in the context of an exhibition visit, where the visitor, who is going from one exhibition to another, normally expects to see artworks. Consequently, the empty space is troubling. The artist stages a possible narrative of the exhibition space, which is waiting between installation and deinstallation, where the visitor runs the risk of entering only to come upon a space which is apparently empty of artworks. Are we allowed to go in? Do we dare? The seeming banality of the objects that are present leaves us thinking, and simultaneously questions the status of the exhibition and that of the artwork. The negative impulse of the title could indeed indicate the artist's decision to do nothing at all, which would explain this state of latent abandon. He invites us in the form of a paradox, to ask ourselves about the concept of artistic work, which is often imperceptible and difficultly quantifiable. Dispersed and fading into their environment, the artworks invite the visitor in this case to make an effort to seek something, to question the status of the artwork and of the artist in the standardized context of the exhibition space at the moment of a spectacular and consumerist turning point in culture.

Curator : In extenso, Clermont-Ferrand